

L'hiver de l'homme

Julian Descalzo - 5C

La montagne, gigantesque, engloutissait déjà l'astre solaire. Le disque jaune, passant inexorablement de maître du ciel à léger point lumineux, cracha faiblement ses derniers rayons et s'évanouit, laissant désormais le contrefort rocheux dans l'ombre. Le plus court des jours de l'an s'était achevé. Déjà, privé de la chaleur solaire, le calme et discret souffle du vent se rafraîchissait. Il se redressa, une légère excitation parcourut son corps et il sourit. Il s'enfonça dans l'ombre des arbres, contre le flanc du roc qui surplombait, indolent, la plaine. Le chemin se déroulait devant lui. Il savait où il menait. Il savait qu'il allait l'emprunter. Il savait aussi que malgré la brièveté de la piste, la trêve et le repos ne l'attendaient pas, au bout du sentier. Cependant, il savait aussi qu'il réussirait. Fort de ce savoir, il émergea des bois et leva les yeux.

Crevant la montagne, s'écrasant sourdement en contrebas, la cascade hurlait impunément devant lui. L'inébranlable monstre d'eau semblait enserrer et retenir, comme un Hercule de cristal avec ses colonnes, le roc alpin titanesque au reste du monde. Comme pour témoigner de sa force brute, son grondement brisait les airs, indifférente des éléments qui l'entouraient. Là-haut, distants, glissaient deux oiseaux, à une infinie distance du sol, ignorant tout des préoccupations terrestres.

Le regard rivé sur le monstre d'eau, il reprit son pas mesuré et commença à s'approcher. A quelques enjambées de la chute, une simple barrière de bois espérait retenir les passants curieux qui auraient eu l'impromptue idée de s'aventurer au-delà des limites du raisonnable. Il la contourna rapidement, sachant pertinemment qu'il s'agissait plus d'une formalité de passage que d'une quelconque difficulté. Pâle souvenir de la grandeur de la cascade, un torrent en jaillissait, noyant les quelques pierres de son lit dans une eau limpide et cruellement froide. Le parfum frais de l'onde emplissait les espaces, calmait les esprits et baignait les alentours d'un éther vivifiant. En escaladant l'amoncellement rocheux qui isolait le replat entourant le bassin de la cascade du reste du lieu, il sentait l'humidité froide qui habitait les roches se déposer sur son visage et caresser ses mains. Il était passé par-delà le dernier rempart de la cascade, il se tenait seul face à elle, à présent. A son pied tourbillonnant, les masses d'eau s'écrasaient dans un tumulte assourdissant. Prenant leur envol depuis le sommet de la chute, elles heurtaient avec violence les vagues de la cuve retenant quelque peu ses eaux agitées, avant de les laisser filer en aval.

Ses yeux balayèrent le contrebas. Derrière lui, il l'entendait, la sentait, le savait, l'eau tombait. Sous son regard, les arbres s'élevaient, stoïques, froids, que le faible hiver avait dépouillé, dans les

limites de sa hardiesse, de leur tunique verte. Une seconde barrière de bois, d'une inutilité alarmante, seulement présente comme pour accompagner les solitaires, résistait tant bien que mal aux assauts de l'humidité, qui se pressait de la dévorer. Il en fit son point fictif de non-retour, même s'il savait que, du moment où l'idée de venir en ce lieu avait germé dans sa tête, tout retour était moralement exclu. Il n'aurait pas supporté une lâche excuse pour se justifier de ne venir assumer ses décisions. Il ôta lentement sa veste, qui l'isolait si bien du froid alentour. En retirant ses vêtements, il ressentait chaque goutte de bruine qui émanait de la cascade tirer à elle un peu de sa chaleur corporelle. N'étant vêtu que d'un maillot de bain, il grimpa sur un petit roc en-dessous de lui, s'assit en tailleur et ferma ses yeux. Son ventre se gonfla, sa poitrine se souleva, l'air froid et humide s'écoula en lui. Son corps, exposé au froid, s'y habitua. Ses mains refroidissaient, ses pieds s'engourdissaient, et son torse rougissait. Il ne tremblait pas. Ses pensées se clairsemaient, ses préoccupations s'envolaient. Il était seul et calme.

Après plusieurs minutes, qui s'écoulèrent rapidement et dont il ne put jurer qu'elles furent réellement passées, ses doigts et ses orteils s'agitèrent, comme pour faire reprendre conscience au corps de la dimension physique qu'il occupait. Ses paupières se soulevèrent, et la lumière ambiante acheva de lui rappeler sa condition terrestre. Il quitta son promontoire rocheux, se rapprocha du lieu où il s'était déshabillé, et, toujours autant dénudé qu'auparavant, posa ses mains sur ses hanches, leva les yeux sur la chute et la contempla. Une admiration pour cet élément sauvage, indomptable, mêlée d'une certaine crainte primitive pour les manifestations de la nature trop impressionnantes pour un homme, et d'une fébrilité grandissante, s'était emparée de son cœur, puis de son être tout entier. En même temps qu'il entreprit de faire le premier pas glacé en direction de l'eau, son sang accéléra et une tension nouvelle entreprit de s'installer en lui. Le sol froid de gravats gelés et de flaques intermittentes offrait à ses pieds nus un aperçu de ce que son corps s'apprêtait à connaître. En vain tentait-il d'éviter les cailloux les plus pointus et les gouilles, miroirs du ciel, tant en éclats de lumière qu'en fraîcheur. A mesure qu'il se rapprochait de la cascade, la bruine qui en émanait se muait en fines gouttelettes qui l'empêchaient tout à fait de rester sec. Désormais, plus rien ne le séparait de l'eau bouillonnante de la chute, qui, devant lui, témoignait de la violence de la nature, brutalité inhérente au monde, que l'homme moderne tentait au mieux d'exclure de son confort artificiel. Ses pieds vaillants, puis son corps entier glissèrent dans les abîmes glaciaux des eaux de la cascade.

Durant un court instant, le temps s'était suspendu. La Terre avait cessé de tourner autour du Soleil, de même que l'univers entier semblait s'être figé momentanément. En tous les lieux du monde, le mouvement avait disparu. Son cœur avait lui-même sauté un battement. Puis, sans avertissement,

les engrenages du cosmos s'étaient emboîtés à nouveau, et le temps poursuivit son cours. A présent, plus rien ne subsistait que sa propre survie. Le choc de l'eau glacée avait éveillé en lui un instinct résurgent qu'il avait ignoré depuis qu'il ne connaissait plus que les luxes d'un monde accueillant. En lui hurlait l'ordre de sortir, quelles qu'en soient les conséquences, de quitter cet environnement mortifère contre lequel il ne pouvait pas lutter, et auquel il était soumis. L'homme primitif, forgé durant des milliers d'années dans les conditions les plus rudes, s'était réveillé, tout-puissant, pour reprendre le contrôle de son être. Puis, son corps commença à se calmer. Sa respiration ralentissait, et l'urgence de fuir avait disparu. Ses muscles se détendirent, ses épaules retombèrent. La détente gagnait petit à petit son être. Un sentiment de confort et de chaleur s'installa au fond de lui. Plus rien n'importait, même les incommodantes gouttes qui lui entraient dans les yeux ne semblaient plus le déranger. Paradoxalement, il était confortablement installé, au fond de cette cuve d'eau froide, fouetté par la cascade glacée. Il n'était plus lui-même depuis qu'il avait déposé ses vêtements à côté de cette barrière en bois, mais à ce moment-là, il était définitivement très loin de son quotidien, de ses tracas et de ce qu'il connaissait en général.

Cependant, la nature reprenait lentement ses droits. Ses bras commençaient à manifester leur rigidité par des picotements, puisque le sang ne s'y écoulait plus. Le fond de son crâne était douloureux, il repensa aux glaces, que l'on savoure les chauds soirs d'été, mais qui provoquent ce même mal de tête. Sachant venu le moment de quitter la rigueur des eaux, il se leva, ruisselant. Son torse écarlate, habitué à la fraîcheur de l'onde, chauffait dans l'air moins agressivement froid. En repassant sur les mêmes graviers désagréables et autres flaques froides, il ne prit même pas la peine de les esquiver, car ses pieds avaient définitivement perdu toute leur sensibilité, froids et inanimés, comme s'ils n'appartenaient plus à son corps. La cascade avait aspiré les derniers signes de vie de ses extrémités. En posant son linge sur ses épaules, il lui parut souffrir de mille aiguilles qui s'acharnaient à le percer. Il se sécha rapidement, sans sentir le moins du monde sa peau anesthésiée par le froid. Une légère amertume, bien réelle, dont il ignorait totalement l'origine, prit son palais et conquit sa langue. La peau s'était resserrée comme un étau autour de ses muscles contractés. Usant de ses mains engourdis au mieux, tentant de maîtriser ses pieds paralysés, il se rhabilla lentement, avec peine mais détermination. Adressant un dernier regard au fleuve vertical, il se retourna, et un violent frisson le secoua. Dès lors, il se mit à trembler de toutes les fibres de son corps, pour réchauffer tout ce qui avait été refroidi durant son immersion. Il quitta le lieu, empruntant le même petit chemin boueux que pour y parvenir, repensant à ce qu'il avait surpassé. Plus tard, lorsqu'il se fut réchauffé, un grand tiraillement tendit son estomac, la faim lui rappelait que survivre avait un prix. A présent, il était détendu, il savait que peu d'événements seraient aussi éprouvants que ce

qu'il venait de vivre, et qu'ainsi, sa journée ne pouvait que bien se dérouler. Un sourire lui fendit le visage, il était heureux, simplement.

Depuis ici, une habitation chauffée, confortable, munie des luxes modernes, regorgeant de nourriture, m'abritant des intempéries, je peux mener une vie agréable, sans devoir lutter pour ma survie. Cependant, de temps à autre, reparaît ce besoin de retour aux origines, l'instinct primordial qui nous force à nous battre pour vivre n'étant pas annihilé pour le moment. A force de vivre dans l'abondance et l'absence de danger et d'effort pour en sortir, on s'habitue à la facilité de l'existence. En prenant des moments pour survivre, repousser au loin sa zone de confort, on se rend compte de la futilité des malheurs qui nous arrivent. En recherchant les plaisirs complexes de la vie, on oublie parfois qu'être heureux est simple, et que la surabondance de plaisir au quotidien n'implique pas le bonheur de vivre. L'ivresse du bonheur n'est pas éphémère, et s'acquiert par des habitudes simples, qui repoussent notre conception du désagréable et nous rappellent la joie de vivre, simplement.